

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 17 (1879)
Heft: 35

Artikel: L'épouffârè
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-185326>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 09.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

à la poussière. Les mondes voguent dans l'espace en s'illuminant des rayonnements et des sourires d'une vie sans cesse renouvelée.

De siècle en siècle, les êtres vivants sont remplacés par d'autres êtres, et, sur les continents comme dans les mers, si la vie rayonne toujours, ce ne sont point les mêmes coeurs qui battent, ce ne sont point les mêmes yeux qui sourient. La mort couche successivement dans la tombe les hommes et les choses, et, sur nos cendres comme sur la ruine des empires, la flamme de la vie brille toujours. La Terre donne à l'homme ses fruits, ses troupeaux, ses trésors ; la vie circule, et le printemps revient toujours. On croirait presque que notre propre existence, si faible et si passagère, n'est qu'une partie constitutive de la longue existence de la planète, comme les feuilles annuelles d'un arbre séculaire, et que, semblables aux mousses et aux moisissures, nous ne végétions un instant à la surface de ce globe que pour servir aux procédés d'une immense vie planétaire que nous ne comprenons pas. (C. FLAMMARION, *astron. popul.*)

Les vieilles filles. — M. André Theuriet a tracé quelque part ce spirituel portrait de la vieille fille : « Trop pauvre pour choisir le mari qu'elle eût aimé et trop fière pour épouser le premier venu, elle avait refoulé en elle toutes les effervescences de sa nature aimante et expansive, et elle s'était énergiquement cloîtrée dans une morne et silencieuse solitude. — Ces vieilles filles qu'on ridiculise, on devrait les admirer à genoux, quand on songe aux souffrances de leur réclusion volontaire. Elles ont été jeunes, tendres, inflammables comme les autres, et elles ont vu leurs amies s'éloigner successivement avec un mari au bras. Quand le mariage de la dernière a été célébré, elles sont tristement revenues seules de l'église à leur maison muette, et il a fallu se résigner, en pleine jeunesse, en pleine sève. Le sang vif et précipité a eu beau gronder dans leur cœur comme dans un réservoir trop plein et muré ; elles l'ont fait taire. Pour arrêter l'élan des fleurs de tendresse qui auraient voulu s'épanouir au dehors, la religion, le devoir, l'honneur étaient là : autant de grilles austères, festonnées de liserons qui ne demandaient qu'à fleurir, et qui ne fleuriront pas. Quelle douloreuse lutte intime ! Et quand chaque printemps revenait, quelle amère raillerie, quelles terribles tentations, quels troubles secrets ! Ainsi les années se sont amassées sur elles, automne sur automne, hiver sur hiver, jusqu'au jour où les cheveux blancs sont venus amenant avec eux un froid apaisement. Beaucoup de ces Niobés de la virginité ne savent pas, il est vrai, se résigner, et tournent à l'aigre dans leur saison mûre ; mais celles qui, dans cette cruelle épreuve, ont pu garder intacte leur tendresse comprimée, celles-là sont admirables. Elles atteignent la vieillesse comme ces arbres, riches de sève sous leur rude écorce, qui donnent après de longues années leurs fruits les plus savoureux et les plus parfumés. »

L'épouffârè

On lulu à māiti novieint et bicllio qu'on diablio, étai franc, po cein que se l'avâi du teri avoué on fusi, l'arâi meri tot dè travai et l'arâi fotu bas sè camerâdo na pas fiairè contré la ciba. Noutron coo n'avâi don pas fauta d'allâ ni âi rasseimbliémeints, ni âi z'avant-rihuvès, ni âi rihuvès et n'avâi jamé vu onna musiqua militére. Ne saillessâi diéro dè l'hotô et viquessâi tot parâi coumeint ou ben'hirâo.

On dzo que sè trovâvè pè Etsalleins on dzo dè

granta rihuva, lâi avâi quie la musiqua militére, coumeint dè justo ; mā n'étai pequa cllia dâi z'autro iadzo iô y'avâi la serpeint, lo toutou ein fâo et dou mulo et demi dè clérinetts ; Georges Gâodâ, qu'é-tai lo cheffe, avâi cein reimpliaci pè dè la trompettéri et onna forta bombardounéri, que cein fasâi on brelan qu'on öiessâi du Velâ-lo-Terrâo, et pi y'avâi tota 'na reinte d'épouffârè, vo sédè, dè cllia musiquâs que faut einfatâ et déseinfatâ. Coumeint l'é-tion quie à djuï 'na mouferine, noutron bicllio qu'étai découtè ein ve ion qu'avâi on épouffârè, que lo gaillâ vegnâi rodzo coumeint on pavot et qu'avâi dâi djoutès coumeint dâi tiudrâs ti lè iadzo que déseinfatâvè. L'est veré que tortelhivè cein âo tot fin, kâ diont que l'avâi dza usâ trâi z'embouchurâs tant qu'âo mandzo dâo tant que pétâvè sè notès dein se n'instrumeint.

Adon noutron coo que lo vouâitivè, quétai tot bouneinfant et gaillâ portâ po férè serviço, sè peinsâ que l'autro tatsivè d'aveintâ lo bet dè se n'épouffârè, que l'avâi bio lo reinfatâ po s'eimbriyâ et rrâo ! bussâ lo bré po l'accoulli frou, et que né poivè pas. L'atteind que l'aussont fini, et quand l'eurent botsi s'approutsé dâo joueu et lâi fâ :

— Ditès-vâi l'ami, bailli-mè pi cein !

L'autre lo lâi baillé sein savâi que l'en volliâvè férè, et quand l'a, pousè cé sacré bet que ne poivè pas frou, que bas, met lo pî déssus, trevoignè l'épouffârè ein amont, que cein soi asse châ que 'na lettra qu'on met à la pousta, et quand l'a lè dou bocons, le rebaillé âo musicien ein lâi desein :

— Ora, teni !

Le cri-cri

III

Seule peut-être dans tout le village, la mère Valdreau ne partageait pas l'allégresse générale. Une heure après le départ de M. Bertillon, on aurait pu la voir encore toute songueuse, assise à la petite table de sa cuisine, devant la desserte du déjeuner de son hôte, à laquelle elle n'avait pas eu le courage de toucher. Pour la tirer de son affaissement, il ne fallut rien moins que la vue du barbier Pipeau, qui passait à grands pas, presque en courant. Comme nous l'avons dit, c'était une autorité dans le village que le barbier, et la veuve eut l'idée de l'appeler pour lui demander conseil.

En un pareil moment, Pipeau aurait eu certainement le droit de faire la sourde oreille : depuis cinq heures du matin, il avait promené ses rasoirs sur une cinquantaine de visages, et il n'était pas encore arrivé à la moitié de sa besogne. Mais, s'il pouvait légitimement se récuser en se retranchant derrière les nécessités de sa profession, Pipeau avait, d'autre part, sa réputation de nouvelliste à entretenir. Et c'était une précieuse ressource pour défrayer sa chronique du jour que la mère Valdreau, à qui était échu l'insigne honneur de loger le Parisien de marque dont tout le village s'occupait. Le barbier entra donc sans se faire trop prier, alla déposer par habitude au coin du feu la bouillotte pleine d'eau qui ne le quittait jamais, comme s'il était venu pour raser la veuve, et se mit en devoir d'écouter patiemment les doléances de la bonne femme.

— Hum ! hum ! fit-il quand elle eût achevé d'exposer son cas, voilà qui est embarrassant, mère Valdreau. (En disant ces mots, il allongea son bras en arc de cercle, et promena de haut en bas ses cinq doigts écartés dans son épaisse chevelure, exactement comme il eût promené l'étrille sur le poil du cheval du percepteur.) Bien embarrassant, répéta-t-il. D'un côté, si vous ne débarrassez pas M. Bertillon de ce cri-